

*CHANTE AVANT QUE LE JOUR SE LÈVE et que sur les morts soit faite toute la lumière. C'est toujours la même longue nuit des histoires qui accompagnent la disparition.*

*Combien sont-ils ? Mon oreille touche le mur. Je distingue plusieurs voix et les harmonies puissantes que créent leurs chants m'arrivent par salves. Avec le temps et les déformations de la mémoire, tout a certainement gagné en volume, mais le chant résonnait avec force dans la cage d'escalier cette nuit-là. Comme tout ce que l'on entend sans en connaître la source, il avait une part égale de monstruosité et de merveille. Pour une fois, les voix du grand parking ne sont pas seules à peupler le début de nuit, pas seules à cogner contre la pierre massive et se perdre quelque part entre ma tête et la forêt qui jouxte la cité d'immeubles. Les voix du parking sont celles des grands, ils jouent tard à faire hurler leurs scooters et testent l'écho de la ville qui s'endort. Cette nuit-là, combien sont-ils dans l'autre appartement du palier ? Et les grands, jouent-ils encore en bas ? De l'autre côté du mur, que disent les plaintes ?*

MARIE, MEUDON-LA-FORÊT, 1997

UNE NUIT DE CHANT, quarante jours de deuil. Des prières et des notes pour guider l'âme du mort. Le mot « islam » n'a aucun sens pour moi, le mot « musulman » n'est jamais prononcé. « Arabe » à peine. « Rebeu », « ramadan », oui. Et « Jure-le-sur-le-Coran » aussi.

Je grandis avec Alexis, Emmanuelle, Naouel, Sonia, Inès, Brice, Akli, Karim, Nadia, Mickael... Ils vivent aux quatre coins de la Cité heureuse dont nous avons remplacé le nom que nous ignorons par l'acronyme de celui de la ville : M.L.F., blason sur enveloppe. Je me promène dans les bois, nous nous allongeons près des lacs. Plus nous grandissons, plus nous restons tard en bas des immeubles. Nous sommes quatre, six, sept. Nous y aiguïsons notre sens de la joute. Nous y parlons, parlons, et parlons encore. Maroc. Algérie. Portugal. Bretagne. Bled. M.L.F. Voilà les mots que nous prononçons parce que ce sont des noms pour « chez nous », « chez eux », mais aussi des destinations de vacances. Nos uniformes sont faits de joggings en coton, chaussettes par-dessus, Reebok classiques et sweats Décathlon. Fausses Fila montantes, sweats Umbro et bas de survêtement Adidas. Au milieu

des années quatre-vingt-dix, nous ne prenons pas de café aux Acacias, la patinoire et le centre commercial de Vélizy 2 nous tiennent lieu de sorties. Nous avons des VTT. Paris est loin, abstrait, pas encore désirable. Nous habitons aux deuxième, huitième, neuvième, dixième étages et surplombons des parkings, la forêt, et pour certains la tour Eiffel ou la nationale 118. Tout éloignement nous coûte au moins un ticket de bus, de l'attente et une autorisation parentale. À l'entrée du parc du Tronchet, des hommes jouent à la pétanque. Ils sont portugais, marocains, algériens, tunisiens, et français. Ils parlent, ils parlent, ils parlent. Je ne connais pas le mot « immigration ». Je trouve que le henné dans la paume et sur le bout des ongles est d'une distinction absolue. En arabe, je sais dire « pute » ou « ma chérie », et « la honte » et « bonjour ». La pierre des immeubles est belle, lourde et claire. Elle peut se graver. Avec la clef, les mots et les dessins s'y inscrivent en blanc. Sur les portes des ascenseurs, marron foncé et identiques, la clef tatoue aussi en blanc. On dit « à la roseraie », « au Mail », « au 11, au 5, au 7 ». Je peux dessiner les rues les yeux fermés. Tous les passages, l'emplacement des locaux à vélos, les espaces de verdure, les boîtes aux lettres, et les endroits pour s'asseoir. Je peux faire le plan les yeux fermés, sentir la pierre massive sous ma main, voir le soleil frapper les milliers de fenêtres, reconnaître les balcons aux couleurs des stores. J'identifierais les yeux fermés les sifflets qui m'appellent d'en bas ou les lasers rouges pointés sur ma vitre et qui veulent dire : Descends. Penche-toi. Discutons.

Mais, cette nuit-là, le palier a la fraîcheur d'une grotte et il me semble qu'il n'y a pas de paroi entre ma chambre, l'escalier et le salon d'en face. Je ferme les yeux et je les vois, assis sur les quelques chaises et par terre sur des tapis, ils chantent pour un fils mort. Celui que j'ai plusieurs fois entendu, l'oreille collée au même mur, à la même cage d'escalier, crier contre la vie. Celui, pareil à une flopée de jeunes gens que la drogue ou le sida ont trouvé séduisant d'achever. De celui-là, je ne connais ni le visage ni le prénom pour l'instant. Nous grandissons, sans le savoir, côte à côte et sur le même palier, « Cité heureuse ».

MARIE, ALGER, 2009

LA PREMIÈRE REMONTÉE SILENCIEUSE vers la ville, je la fais à l'arrière, concentrée et émue, comme se feront ensuite toutes les routes. C'est le mois d'avril. Entre les épaules et le ventre, à l'endroit que l'on dit être celui de l'attachement, se glissent la familiarité et l'étrangeté totale, l'excitation de la découverte et le cœur serré du retour. Dans le poste radio, les premières musiques, le sourire de mon amie E., le visage de S., sa chemise repassée, sa raie au peigne et à l'eau, ses mains sur le volant, la banlieue d'Alger. Quelques années plus tard, cette autoroute sera bloquée par des supporters, des centaines de voitures arrêtées en direction de l'aéroport, pour accueillir les héros de la Coupe du monde de football. One, two, three, viva l'Algérie ! Les gens qui dansent sur le bitume, des drapeaux tendus comme le drap des mariés, les larmes et les chants, la fierté nationale gonflant les poitrines, je les verrai alors sur des vidéos de téléphone portable.

Retour vers quoi ? Je ne connais rien ni personne ici. Je ne viens pas sur des traces. Des lettres cachées au grenier, point. Des services militaires, mauvaises années, mauvais endroit, point. Des maisons d'enfance, des

souvenirs de figues, quelques mots d'arabe dans une berceuse, rien. Quelques images peut-être ? Un nom de village ? Rien. Retour vers rien. J'arrive. La voiture s'arrête. S. et E. se tournent vers moi, désignent la mer et l'horizon, poussent le volume à fond. « Regarde comme c'est beau. » Nous irons plus haut encore, chercher des points de vue, nous n'arrêterons pas de rouler jusqu'à ce soir. Retour vers rien est intense. Je regarde autour, qu'est-ce que je reconnais ? Je cherche vaguement en moi et suis ramenée immédiatement au dehors, par des voix, des morceaux de chansons, des terrains de sport, grillages, vendeurs de cigarettes, bicoques, front de mer. Que c'est fragile, l'insouciance d'un soir. Qui se promène bras dessus, bras dessous, entre les lampadaires ? Les fantômes sont habiles, personne ne leur défend de circuler. La mer est un amas de noir brillant. Au checkpoint, S. offre des bonbons aux jeunes policiers qui lui font signe de s'arrêter et de baisser la vitre. Je le regarde faire et je ne sais pas lire ce geste. C'est un geste qui jusqu'au bout me gardera étrangère, car c'est un geste pétri d'heures violentes que je n'ai pas traversées.

Deux jours plus tard, je suis à l'avant. Bab el-Oued, hauteurs d'Alger. Nous passons sous un porche monumental et débarquons dans une cour toute en longueur. Il y a une petite vie de petite ville là-dedans. De hautes colonnes rythment l'espace. Des hommes et des adolescents s'appuient dessus. Garées devant, régulièrement, des voitures de toutes les couleurs et de toutes les tailles.

Le sol de bitume est troué par endroits, papiers et poussières volent. Le vent fait l'animation. Nous nous avançons, nous sommes désormais exactement au centre de cette cour rectangulaire. Un peu plus loin tiennent encore deux cages de foot dont il ne reste que le cadre de métal blanc rouillé. Nous restons quelques minutes dans la voiture. Des enfants slaloment entre les colonnes. Les points de couleur qu'ils sont s'alignent, se désalignent, avec les soleils pâles des antennes satellites. Il y en a partout. Ce jour-là, le ciel est blanc. Je lève les yeux : une couronne de pierre m'entoure. Je regarde vite. Nous sommes regardés. Je demande à S. si je peux prendre des photos. Un homme s'approche. S. lui demande. Oui, je peux, mais de loin. L'homme demande qui nous sommes, ce que nous faisons là, ce que nous voulons. S. lui répond que je suis ici en vacances et que le bâtiment m'intéresse. Ce qui est vrai. Je suis subjuguée par le grandiose de l'édifice. Sur les toits, plus haut encore, tôle et bois sont ajoutés comme des coquillages sur un rocher. On vit là-bas ? Sur la pierre peinte des colonnes, il y a longtemps, on a scotché des publicités de lessive et d'autres affiches que je ne lis pas bien. J'enregistre tout. C'est de cette vision et de l'émotion profonde qu'elle provoque en moi que tout part. C'est l'orage que déclenchent ces perspectives, la démarcation de la pierre presque jaune sur la colline derrière, qui sont le début de tout. Autant de bâti, et autant de hauteurs, et autant d'hommes. La cité les contient en même temps qu'elle transpire d'eux méchamment. Par la force de tout cela, quelque chose de moi s'ancre ici.

Le bâtiment est évident à lire, mais tout nous dit que nous n'en saisissons que la surface. La vérité du bâtiment est là, éclatante dans ses proportions, envahissante presque, et elle n'est pas là du tout. C'est son aller-retour, sa présence et sa façon jouissive de se soustraire à la vue, qui me clouent et m'empêchent de bouger. S. parle en algérien avec les quelques curieux qui ont rejoint la voiture. Il répond, je regarde. Tout cela dure dix minutes au plus. Mes pieds immobiles creusent un trou. Là. Là. Et là.

Je reviens aux hauteurs et aux bicoques de briques qui zèbrent le ciel d'antennes supplémentaires. Tissus accrochés, fleurs, linge sur le fil. Une maison sur la grande maison qui en contient des milliers. Tout circule selon les courants de petits airs qui me semblent anarchiques. Il y a tant de fenêtres. Et tant de fenêtres qui ne se ressemblent pas. Je tente d'évaluer le nombre de vies que la cité renferme, et celles qui en débordent. Les sous-sols sont habités, je le comprends du brin de conversation que S. me traduit, des chambres d'aération dont les murs ont été détruits, des caves creusées, un labyrinthe d'habitations insalubres. Des vies passées dans l'humidité et l'obscurité des sous-sols pour des familles que nul ne reloge dignement. Les espaces que l'immeuble cachait techniquement, on les a ouverts pour y mettre un matelas, un enfant. Un habitant se demande si l'explosion viendra de ces ajouts sur les terrasses ou du sol, mais « ça explosera, c'est certain ». Les minutes passent et une tension gagne le petit groupe qui s'est formé autour de nous. S. ne montre aucune inquiétude. En moi, impératif de rester et

impératif de partir se livrent une bataille à égalité. Plus tard, je lui demanderai pourquoi les gens s'inquiétaient tant de savoir qui nous étions. « Ils ne s'inquiétaient pas, me répondra S., ils voulaient juste savoir. Ici la drogue se vend, comme le lait, la viande et les fruits. » Nous passons la journée à rouler dans Alger, nous nous arrêtons chez ses amis, buvons des limonades, répétons nos prénoms, sommes bientôt tout en haut, dans le petit jardin de poussière qui entoure Notre-Dame d'Afrique. Les mains sur la barrière, alors qu'Alger m'offre une de ses plus belles vues, je pense à la grande cité de Bab el-Oued comme à un amoureux laissé brutalement et dont je ne connaîtrais pas le nom. Je ne sais pas encore que cette cité a été dessinée par le même homme que celui qui pensa l'immeuble dans lequel j'ai grandi. Je ne sais pas encore qu'une pierre de taille, fameuse, me relie à cet endroit. Je ne sais pas encore que, pour aller d'un endroit à un autre, il ne suffira pas de traverser la mer, il faudra traverser la guerre, entendre la lutte et voir se déployer dans des textes et des voix une démente escalade de violence. Je ne sais pas encore que la drogue qui se vend dans la cour aux deux cents colonnes sur ces hauteurs d'Alger et rend méfiants les quelques jeunes attroupés tout à l'heure autour de nous, je l'ai croisée dans la Cité heureuse. Je ne déchiffre rien ni ne cherche à déloger ce que ce bâtiment dépose en moi : la première pierre.